



# La biographie, lien entre les sciences historiques et la littérature

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 MARS 1999

**A**u commencement était le récit. Et le récit était histoire chez Hérodote, mais il était aussi rhétorique chez Thucydide. Chez l'un et chez l'autre, le souci de l'effet littéraire l'emportait sur celui de l'exactitude de la narration. Thucydide truffait d'ailleurs de discours fictifs son histoire de la guerre du Péloponnèse qu'il voulait impérissable, *ktêma es aiei*.

Les historiens romains s'inspirèrent largement du modèle grec. Tite-Live, tout comme Thucydide, farcissait ses récits de discours, de toute évidence imaginés pour révéler la psychologie des personnages évoqués. De la même manière mais avec plus de génie, Tacite voulut en quelque sorte «penser» les empereurs du premier siècle, pénétrer leur mentalité. Il fut, à juste titre, qualifié de «plus grand peintre de l'Antiquité».

Tous ces historiens appartiennent évidemment à l'histoire des littératures grecque et latine. Pourquoi? Parce que leurs efforts d'élucidation et d'interprétation des événements n'entravent jamais le déroulement du récit, y compris ce qu'Aristote appelle la mise en intrigue.

On peut en dire autant de nos chroniqueurs du moyen âge. Les qualités littéraires de Villehardouin, Joinville et Froissart n'ont rien de commun avec les compilations des annalistes de leur temps. Leurs œuvres intéressent les philologues autant que les historiens. Quant à Commines, il les dépasse tous : il annonce la Renaissance.

Pour abrégé, je dirai que jusqu'au dix-neuvième siècle, l'histoire fait incontestablement partie du domaine de la littérature. Elle a évolué sous

l'influence des humanistes italiens comme Lorenzo Valda, des bollandistes, qui, avec Papebroch, affinèrent une doctrine de la critique historique, et de Jean Mabillon, le père de la diplomatique. Ces auteurs que l'on appelait les *antiquaires* n'avaient nulle prétention littéraire, mais les historiens, qui eux en avaient, firent leur miel de leurs travaux. Ils s'appuyèrent sur les recherches de l'érudition et de la critique pour réaliser leurs synthèses. Un nom s'impose ici, en dehors de la littérature française, celui d'Edward Gibbon, dont *l'Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, publiée entre 1776 et 1788, apparaît encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre. Mais il faut également citer Voltaire, son *Histoire de Charles XII* et son *Siècle de Louis XIV*, Augustin Thierry et surtout Michelet, qui a présenté son *Histoire de la Révolution française* comme «un poème épique dont le peuple français est le héros».

Les historiens ne pardonnent pas à Michelet son lyrisme excessif, son nationalisme étroit, sa méconnaissance crasse du moyen âge. Avec raison. Les littéraires se montrent plus indulgents, voire enthousiasmés par le style de ce romantique. Anniversaire oblige !

Quoi qu'il en soit, après Michelet, Fustel de Coulanges et Taine — il nous a laissé d'admirables portraits de Danton et de Napoléon — une situation de divorce se crée entre la littérature et l'histoire. Celle-ci devient technicienne et monopole des universitaires. D'abord sous les coups de boutoir positivistes de la *Neue historische Schule* de Léopold von Ranke dont les répercussions se font sentir chez les Français et les Belges. Qu'on songe à Halphen, Sagnac, Seignobos, Pirenne. Ensuite, d'une manière décisive, sous l'influence rayonnante de l'école française des *Annales*, animée par Lucien Febvre et Marc Bloch, illustrée notamment par Fernand Braudel dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe H*. C'est l'éclipse du récit, entraînée par celle de l'histoire événementielle. Minimisant l'histoire politique, diplomatique, militaire ou ecclésiastique qui mettait à l'avant-plan l'individu et l'événement, la nouvelle histoire privilégie le «fait social total» dans toutes ses dimensions humaines, économiques, sociales, politiques, culturelles, spirituelles. Comme l'a noté Paul Ricœur dans *Temps et récit*, «à la notion d'événement, conçu comme saut temporel, ils opposent celle de *temps social* dont les catégories majeures — conjoncture, structure, tendance, cycle,

croissance, crise, etc. — sont imputées à l'économie, à la démographie et à la sociologie<sup>1</sup>». Qu'on le reconnaisse ou non, Karl Marx est passé par là...

Dans le sillage de cette conception anti-événement surgit le concept de «longue durée», de l'histoire «lentement rythmée» chère à Fernand Braudel, qui, dans la préface de ses *Écrits sur l'Histoire*, déclare : «Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève comme la nôtre<sup>2</sup>.» Mais, en même temps, il admet qu'on ne saurait oublier «le jeu multiple de la vie, tous ses mouvements, toutes ses durées, toutes ses ruptures, toutes ses variations<sup>3</sup>». Ce qui atténue sa prise de position.

Pratiquement tous les tenants de l'école des *Annales* se sont ralliés au concept de longue durée. Certains comme Pierre Chaunu n'ont pas hésité à y introduire l'histoire quantitative, l'histoire sérielle qui repose sur la constitution de séries homogènes de faits répétables, éventuellement accessibles au traitement par ordinateur. D'où son prolongement dans l'histoire des prix d'Ernest Labrousse, la démographie historique, l'histoire des mentalités. Jacques Le Goff, dans son ouvrage clé, *Pour un autre Moyen Âge. Travail et culture en Occident*, propose une anthropologie historique de l'Occident pré-industriel, mais, ce faisant, il transforme en quasi-événements des mutations lentes. Quant à l'histoire des mentalités à la manière de Georges Duby et celle des rapports avec la mort, analysés par Philippe Ariès, elles s'inscrivent, à la fois, dans la longue durée et dans l'histoire sérielle.

Il faut admettre que l'école des *Annales* a renouvelé de fond en comble les méthodes de travail de l'historien, faisant souvent de celui-ci un spécialiste écrivant pour d'autres spécialistes. Dans ce qui veut être science ou ensemble de sciences, guère de place pour l'art. D'autant moins de place que l'orientation nouvelle tend à exclure la biographie, qui est récit par excellence et se développe nécessairement dans la brève durée. Aussi a-t-elle été longtemps abandonnée à des amateurs plus ou moins talentueux ou aux derniers fidèles de l'histoire événementielle. Mais, depuis quelques années déjà, une impressionnante mutation s'est opérée dans l'esprit des historiens. Se sont-ils inquiétés de la fausse image du

---

<sup>1</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. I, Paris, 1983, p. 147.

<sup>2</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'Histoire*, Paris, 1969, p. 12.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 75.

passé que certains vulgarisateurs-amateurs répandaient dans le public? Ont-ils pris conscience de leur rôle dans la société au-delà de celui qu'ils tiennent au sein des universités ou à la tête des dépôts d'archives? Toujours est-il que, grâce à eux, on assiste à un retour en force de la biographie, du récit et de l'événementiel. Ce qui doit permettre de renouer le lien entre l'histoire et la littérature.

Parmi les dizaines d'auteurs de biographies se distinguent des figures de proue de l'école des *Annales*, notamment Jacques Le Goff, qui nous a donné un fascinant *Saint-Louis*, Pierre Chaunu, auteur d'un *Charles Quint* et notre regretté compatriote Léon Halkin, qui a fait revivre la figure d'Érasme. Il serait fastidieux de citer tous les grands universitaires qui ont récemment publié des biographies. Me contentant de regarder le dos des livres de ma bibliothèque, je pointerai le *François-Joseph* de J.-P. Bled, le *Louis XIV* de François Bluche, les *Catherine de Médicis*, *Laurent le Magnifique* et *Philippe II* d'Ivan Cloulas, le *Cromwell* de Bernard Cottret, le *Clemenceau* de Jean-Baptiste Duroselle, le *Philippe le Bel* de Jean Favier, le *Marc-Aurèle* de Pierre Grimal, le *Marco Polo* de Jean Heers, le *Poincaré* de Pierre Miquel, les *Jeanne d'Arc* et *Richard Cœur de Lion* de Régine Pernoud, l'*Émile Francqui* de Liane Ranieri, le *Louis XII* et le *Guillaume le Taciturne* de Bernard Quilliet.

L'historien est donc redevenu un écrivain s'adressant à un public qui attend de lui un récit d'événements s'enchaînant et mis en intrigue par un encodage argumenté de faits réels, interprétés.

Tout compte fait, la structure de la biographie ne se distingue de celle du roman que par le fait — assurément essentiel — que les événements rapportés par le récit sont imposés par les documents et non pas issus de l'imagination. L'histoire, a péremptoirement affirmé Paul Veyne, n'est «rien que récit véridique<sup>4</sup>».

En fait l'historien retrace — le mot est significatif — les choses du passé, mais, ce faisant, il tente de se les figurer comme s'il les avait vues. Il y a là un entrecroisement, périlleux mais réel, avec l'imagination littéraire. Notons, en passant, que bien souvent le romancier ne se prive pas de mêler des personnages historiques et des événements que l'on peut aisément dater aux personnages fictifs

---

<sup>4</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1971.

et aux événements qu'il a inventés. Deux exemples belges : Marguerite Yourcenar dans *L'œuvre au noir* ou Pierre Mertens dans *Une paix royale*.

La narration du biographe et celle du romancier ont en commun la mise en intrigue du récit. Toutefois celle du biographe doit se conformer aux lois d'enchaînement auxquelles échappe le romancier. Dans le récit de fiction toutes les distorsions sont permises et le temps peut être dédoublé entre le temps mis à raconter et le temps des choses racontées. Une voie que l'historien ne peut à aucun prix emprunter.

Bien sûr, l'historien, qu'il soit biographe ou non, affronte davantage que le romancier deux questions qui prennent la forme du pourquoi et du comment. Et c'est précisément à cette occasion qu'il doit désormais intégrer dans son récit l'analyse des réalités d'ordre collectif, telles les forces sociales, les structures économiques, les pulsions culturelles et religieuses, les mentalités, voire le climat. Les préoccupations majeures de l'école des *Annales* demeurent donc très présentes.

Ajoutons-y l'explication psychologique des personnages étudiés et, dans certains cas, le recours à la psychanalyse pour déceler les complexes auxquels nul homme, nulle femme n'échappent. Mais, s'il s'avère que la psychanalyse offre souvent un apport, sinon un pré-texte, à la littérature, son application à la biographie demeure très limitée. Le non-dit ne laisse pas de trace écrite et la reconstitution d'une fiche médicale apparaît comme une tâche impossible. Il serait vain de rechercher dans la psychologie des profondeurs l'interprétation de la personnalité d'Alexandre le Grand, par exemple. Toutefois, comme l'a observé Léon Halkin, «la psychologie de l'angoisse et des scrupules éclaire le cas de Philippe II<sup>5</sup>».

Parce qu'il obéit principalement à son imagination, le romancier n'éprouve aucune peine à assurer la continuité du récit. Ce n'est pas toujours le cas de l'historien. Faute de documents sur certains épisodes de la vie de son personnage, il se trouve contraint soit de déclarer forfait, soit d'émettre une hypothèse. Et quand il présente celle-ci — comme telle évidemment — il lui faut alourdir quelque peu son style en recourant à des expressions comme «tout porte à croire que», «on peut supposer que», «il semble bien que», «sans doute», «peut-être»...

---

<sup>5</sup> Léon-E. Halkin, *Initiation à la critique historique*, Cahier des Annales 6, Paris, 1973, p. 125.

Et puis se pose le problème du vocabulaire. Il ne peut choisir les mots pour leur seule beauté intrinsèque, leur résonance séduisante, leur attirante étrangeté. Ils doivent, en effet, correspondre aussi fidèlement que possible à la réalité qu'il s'agit d'exprimer, même s'ils manquent parfois d'originalité et confinent à la banalité. Mais cela n'exclut pas ceux qui, par leur pouvoir de suggestion, font image et donnent de l'éclat au style des meilleurs biographes.

Autre contrainte : le souci de ce qu'on appelle l'objectivité, qui implique inévitablement non seulement l'imputation causale mais aussi l'imputation éthique. L'imputation causale détermine la sélection des événements jugés les plus signifiants et l'élimination ou la mise en sourdine des autres. L'imputation éthique, plus encore que la sélection des événements dans la mise en intrigue du récit, réduit l'objectivité à l'état de simple recherche loyale de la vérité.

«Puisque, selon les questions que nous lui posons, écrit Raymond Aron, le devenir prend une apparence autre, les visions du passé doivent être aussi diverses que les intentions des hommes<sup>6</sup>.» Si cela est vrai et se ramène à porter des jugements, la part de la personnalité de l'auteur, du pays et du temps où il écrit n'est pas négligeable. Il se trouve sur l'arête du présent. Il n'est pas indifférent qu'un biographe de Louis XIV ou de Napoléon soit français, anglais ou allemand, qu'un biographe de Charles Quint ou de Philippe II soit catholique, protestant ou agnostique<sup>7</sup>.

En dépit de la loyauté dans la recherche de la réalité objective du passé s'interfère la réalité subjective de la pensée active de l'historien. Et c'est, me semble-t-il, cette réalité subjective, en même temps que le rythme du récit et la mise en intrigue de la biographie qui contribue à créer le lien entre l'histoire et la littérature. Quand des romanciers s'aventurent dans l'écriture de biographies — certains avec grand talent comme notre consœur Françoise Mallet-Joris —, nul ne conteste le caractère littéraire de leur œuvre. Pourquoi, dès lors, s'obstine-t-on à

---

<sup>6</sup> Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, 1938, p. 317.

<sup>7</sup> À propos de l'interprétation du texte littéraire, Jean Starobinski a insisté sur la nécessité de marquer de la distance. «L'objet de mon attention n'est pas en moi ; il me fait face et mon meilleur intérêt n'est pas de me l'approprier sous l'aspect que lui prête mon désir mais de lui laisser affirmer toutes ses propriétés, toutes ses déterminations particulières.» *Mutatis mutandis*, cela vaut aussi pour le biographe, tenté de penser l'histoire au présent, voire au futur. Jean Starobinski, «La littérature. Le texte et l'interprète», dans *Faire l'histoire, t. II, Nouvelles approches*, Paris, 1974.

refuser l'appartenance au domaine littéraire aux biographes qui sont historiens de formation et de profession?

Je ne voudrais pas terminer ces propos sans vous demander de ne pas les considérer comme une justification de ma présence parmi vous...

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Georges-Henri Dumont, *La biographie, lien entre les sciences historiques et la littérature* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/dumont130399.pdf>>